

Algérie Littérature/Action, N°43-44, septembre-octobre 2000, "Boualem Sansal, Noir le pays, noir le texte... à propos du *Serment des barbares*", pp.117-127.

## **Noir le texte, noir le pays...** *Le Serment des barbares* de Boualem Sansal

Cette immense et prolifique description de l'Algérie d'aujourd'hui a comme prétexte narratif l'enquête de Si Larbi sur l'assassinat d'un pauvre bougre à Rouïba, dans la grande banlieue d'Alger. Pourquoi Rouiba ? demandait Mohamed Bh. à l'auteur, dans un entretien (*El Watan*, 3-10-99) :

*"La raison en est simple. Rouiba est sur mon trajet entre Boumerdès où j'habite et Alger où je travaille. Et puis Rouiba est un bel exemple de ce que trente années d'erreurs, de politiques erronées ont amené. C'était une belle ville au coeur de la Mitidja, on en a fait un cauchemar qui a tout englouti autour de lui."*

Dès le premier chapitre, le lecteur est installé au cimetière. Le procédé stylistique constant pour les 396 pages à venir est introduit : l'opposition entre l'avant (toujours plus ou moins peint de couleurs sinon éclatantes du moins mesurées et claires) et l'aujourd'hui (tissu de malversations, de sangs, de bruits discordants et de larmes) :

"Le cimetière n'a plus cette sérénité qui savait recevoir le respect, apaiser les douleurs, exhorter à une vie meilleure. Il est une plaie béante, un charivari irrémédiable."

Qui met-on en terre ? "le riche et le pauvre"... Si Moh, "un personnage important, un commerçant richissime ; le meilleur des hommes"...la foule se presse donc autour de son cercueil ! Mais aussi Abdallah Bakour, démuné de tout, ex-émigré à la retraite, "soixante-cinq ans, sans femme, ni profession, ni véritable logis". Ici, les seuls accompagnateurs sont trois chats, un vieil imam (fonction oblige !) un frère et "un fossoyeur délabré".

Le sujet anecdotique est mis en place et aboutira en fin de parcours à l'élucidation de ces deux morts. Mais cette découverte de la vérité d'une histoire n'est que secondaire et, en nombre de pages, tient peu de place. Le véritable sujet auquel nous convie l'écriture est l'évocation poussée à l'extrême de la dégradation du pays dans tous les domaines. Chaque chapitre voit ainsi progresser l'anecdote mais surtout se consacre à un aspect particulier de la gabegie algérienne. *Le serment des barbares* apparaît comme une véritable anthologie des "heurts et malheurs" de l'Algérie indépendante. Le discours prend nettement le pas sur la fable, l'auteur lui-même le reconnaît volontiers. Dans l'entretien pré-cité, il affirme : "*Mon roman raconte une cinquantaine d'années de l'histoire de notre pays*". Le 10 juin 2000, dans l'émission Métropolis (Arte, 21h35), il parlait d'un "*livre-mémoire, un roman pour comprendre la réalité algérienne (...)* L'écriture m'a permis de voir les choses avec plus de distance."

Dans le premier chapitre, le sujet du discours est Rouiba qui "jadis, il y a une vie d'homme (...) embellissait l'entrée est d'Alger." Aujourd'hui, "elle est une verrue cancéreuse sur le

flanc oriental de la capitale." Une quinzaine de pages aux prouesses lexicales évidentes avec énumérations, cascade de qualifications, adages anciens et adages inventés, expressions idiomatiques ou désignations savoureuses de l'Algérie actuelle nous emporte dans une vision apocalyptique où la charge peut permettre de voir, grâce aux mots, ce qu'on évitait de voir ; ou, au contraire, peut susciter le rejet sous l'argument de l'exagération, argument qui ne peut tenir en matière d'art. Reproche-t-on à une caricature de forcer le trait, à la tragédie de sélectionner le morbide et le mortifère ? Au contraire, on les apprécie de nous obliger à voir ce qui n'apparaissait pas d'évidence : *"Je n'ai pas choisi la noirceur. L'Histoire de l'Algérie a été marquée par les guerres, par la violence, les innombrables difficultés économiques et sociales de toutes sortes. Si j'avais pris une autre couleur, le rose, cela aurait été indécent. Le noir est venu de lui-même, mais quand même ici et là, dans le roman, il y a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel"*, déclarait Boualem Sansal dans l'entretien d'*El Watan*. Dernière assertion sur l'arc-en-ciel... bien hasardeuse ou alors nous avons mal lu !

Mais le ton de ce roman n'est pas seulement affaire de représentation du réel. Il est avant tout affaire de langage : *"j'écris le roman en trois mois, d'un jet, comme ça vient ; puis je passe un an ou deux à l'établi comme un artisan, à arrondir, à lustrer pour essayer de faire une œuvre littéraire. C'est donc essentiellement un travail sur les textes, sur les mots et la ponctuation."* Ses références de lecteur ne sont pas alors pour nous étonner : Boudjedra dont on sent si souvent la résurgence, Mimouni (beaucoup plus pour les thématiques), *Don Quichotte* de Cervantès ou *Le nom de la rose* d'Umberto Eco : *"Influence indéniable, c'est clair. Surtout que je venais de le lire."* Par rapport à ces deux derniers, *Le serment des barbares* ne parvient pas à construire une intrigue équilibrant le discours qu'on entend tenir.

Le chapitre 1 (les différents morceaux qui constituent le roman ne sont pas désignés ainsi ; c'est nous qui les numérotions pour faciliter la lecture interprétative) propose donc la vision d'ensemble de Rouiba, microcosme représentatif de tout le pays. Les grandes dénonciations sont en place : oisiveté et corruption, gangrène et dictature ; en contrepoint victimisation des femmes et méfiance masculine. Pour compléter le ton d'ensemble, il faut souligner aussi d'entrée de lecture, les pointes d'humour et le sarcasme qui investissent chaque page ainsi qu'un certain style "polar" au goût de dérision : *"Il y a San-Antonio qui est un monument de la littérature française moderne"*, déclarait l'auteur.

Le personnage acteur et témoin de l'intrigue est campé en quelques traits, non sans quelques rapprochements avec la venue tardive à l'écriture de l'écrivain : Si Larbi, policier à Rouiba, au seuil de la retraite a "la mentalité et les lenteurs d'un médiateur" ; il décide de s'occuper véritablement de l'affaire Bakour quand tous seraient mollement occupés à l'affaire Moh : "car enfin, l'important n'est pas de savoir si un homme est vivant ou mort, mais si ses ennemis sont clairs ou pas dans leurs intentions." Si Larbi n'en revient pas lui-même de sentir cette volonté de justice s'éveillant en lui "quoi qu'il pût lui en coûter" (p.32) Ainsi cette phrase trace la trajectoire d'un héros (flic)-enquêteur fatigué mais encore honnête dont le roman en général et le roman algérien en particulier, est friand. Si Larbi et le narrateur (deux instances énonciatives parfois distinctes, souvent confondues) démarrent une enquête dans un pays lourd de tous les soupçons. Dans cette logique discours envahissant/fable prétexte, le chapitre 2 enquête dans le secteur des matériaux de construction, source de tous les détournements ; le chapitre 3 enquête à l'hôpital (ô

Mimouni, mon frère !... "Il a été le premier à dénoncer le système" déclarait l'auteur un peu outrancièrement dans l'entretien pré-cité) et revisite les chemins que nous avons déjà empruntés avec Tombéza.

La dénonciation frontalement socio-économique laisse la place au chapitre 4 aux souvenirs d'enfance et de la pré-indépendance. Si Larbi songe aux morts qui jalonnent sa vie, morts qui nous ramènent brutalement au présent : cinq jeunes policiers ont été assassinés par des islamistes. Aux p.73 et sq., on a la description d'un attentat islamiste classique : la narration s'emballe comme le tracé de la rumeur qui grossit, multiplie les faits et les acteurs accusant le rouge du réel comme s'il n'était pas suffisant. Cette actualité trouve son contrepoint dans les souvenirs de son enfance en terre coloniale, dans "un petit village plongé dans une sieste séculaire, hors d'atteinte des bruits du monde", à la manière du village de *L'Honneur de la tribu* ou de Manama des *Mille et une années de la nostalgie*. Ce petit village n'est pas si en retrait que cela puisque coloniaux et colonisés s'y côtoient. Quelques pages donnent au lecteur une "Si la colonie m'était contée" dont le centre d'intérêt est Josefa, "la belle voisine, une veuve tourmentée que la disparition de son homme a fini d'isoler." (p.91) Autour de Josefa s'entrelacent les rêves des jeunes filles, les fantasmes des mâles et les tourments des épouses. Après sa mort, les imaginations ont tellement galopé qu'une véritable légende s'est forgée : "dans le conte versé au patrimoine, la petite Gitane esseulée a été transformée en princesse d'Arabie, gazelle aveuglante pour les poètes du sultan, chienne insatiable pour les corps de garde..."

Le souvenir se déroulant chronologiquement, Si Larbi se remémore sa présence au maquis pendant la guerre de libération, les responsables abjects et sa vie sauve qu'il doit aux Français. Le dernier souvenir est celui de la mort de sa femme, deux ans auparavant avec le flash sur l'épouse parfaite : "Dans sa solitude de femme, dans son train-train d'épouse, dans ses hantises de mère, elle mourait à petit feu, rongée par l'inquiétude et de le chagrin, mais lui ne voyait que la douce et agréable chaleur qu'elle donnait à son foyer." Cette mort qui l'a miné a été suivie de l'assassinat de Boudiaf :

"L'assassinat du président Boudiaf l'avait entraîné dans un autre abîme. En disparaissant, sa femme avait emporté ce que trente années de vie commune avaient emmagasiné de tendresse. La mort du Héros avait détruit le fragile espoir d'un peuple n'ayant jamais vécu que l'humiliation, qui se voyait menacé du pire et qui, miraculeusement, s'était mis à croire en ce vieil homme providentiel, inconnu de lui parce que effacé de sa mémoire par trente années de brouillage organisé." (p.107) Au fond, ce presque retraité n'attend plus grand chose de la vie.

Le chapitre 5 marque un retour à Rouiba après l'attentat spectaculaire raconté au chapitre 1 et qui a perturbé la ville. Le narrateur est omniscient et la confusion entre sa voix et celle de Si Larbi est adroitement maintenue. On nous raconte les attentats des islamistes et la répression des ninjas. Guerre de libération et guerre civile d'aujourd'hui se répondent et parfois se confondent : s'ouvre ici une ligne de sens qui prendra toute son importance dans les derniers tiers du roman et dans l'explication des assassinats.

Le chapitre 6 entraîne le lecteur dans le monde de la justice à la faveur, bien entendu, de la fable-prétexte : la visite que Larbi fait au juge chargé de l'affaire Bakour. Vieux flic francophone contre jeune juge arabisant, les acteurs sont en place pour faire le point de l'enquête mais surtout pour disserter sur le fossé entre les générations. Les clivages

essentiels de l'Algérie sont ici évoqués, de façon un peu schématique : deux écoles, deux langues, deux façons de voir et de penser irréductibles l'une à l'autre. Sur la question de la langue et de la formation, le discours reviendra à plusieurs reprises. La charge introductive à ce thème est ici très lourde, justifiée mais peut-être trop manichéiste.

Le chapitre 7 (p.143), dans la logique de l'enquête, nous ramène au cimetière, cimetière chrétien cette fois puisque Bakour y passait son temps puisqu'il l'entretenait. Toute la description complaisante est ici intéressante à reprendre (p.143). On se pénètre bien des techniques d'écriture du romancier : un grand balayage d'ensemble qui précède le recentrement sur l'anecdote. On a une plainte générale sur les cimetières puis une visite particulière : celle que nous faisons avec Si Larbi pour arriver au caveau des Villatta. Le policier ne découvre rien mais conforte ses convictions sur l'assassiné, sa mission et le contrat moral qui semble l'avoir lié à l'ancien colon.

Le chapitre 8 projette le lecteur dans la rue algéroise avec un jeu d'écriture autour du 22 mars 1993 et la grande manifestation qui a suivi les éliminations, les assassinats. La menace grandit, elle plane sur tous. Le retour à la fable prend, cette fois, vingt cinq pages. Le morceau 9 (ce que nous appelons chapitre 9) est dans une autre graphie et porte un titre, *Histoire de mariage*, conte réaliste sur les mariages qui finissent en carnage quand un commando du GIA intervient. Dénonciation de la fausse sérénité dans la tempête, de l'hypocrisie et du camouflage de la vérité, du courage des témoins anonymes...

Le chapitre 10 est le premier chapitre véritable de roman, c'est-à-dire le premier où la fable prend le pas sur le discours. En effet, maintenant que Si Larbi commence à avoir quelques résultats, il est rappelé à l'ordre par son supérieur, furieux qu'il ait agi au lieu d'attendre. La lettre du consul à Toulouse citée permet de connaître le passé de Bakour.

Le chapitre 11 se passe au commissariat où Larbi a convoqué le frère de Bakour, Gacem. Il le laisse attendre pour qu'il soit à point pour dire ce qu'il a à dire. Cette attente de cinq heures est mise à profit pour compléter le volet noir de la description sociale. Larbi se dégoûte lui-même des procédés qu'il utilise pour tirer les vers du nez de son "témoin": "Nous sommes des charognards, putain de nous ! Tous, pas seulement Gacem. Depuis trente années, installés dans la névrose, nous vivons sur les morts au point que la vie n'est qu'une contemplation hallucinée ; le vivant ne se justifie que par le mort, il en tire son droit à la vie, sa raison, sa légitimité. Le martyr de la révolution est devenu indigeste après trois décennies de consommation effrénée". Cette auto-flagellation de Si Larbi (du narrateur ?) s'amplifie en une énorme dénonciation des discours patriotiques, des détournements de sens et de valeurs, de la dérision qui a frappé tous les idéaux.

Le chapitre 12, anormalement court, est centré sur un unique tableau : le massacre des tingos (les terroristes) vu du côté des forces de l'ordre : on montre l'horreur de la répression en même temps que "l'humanité" des forces répressives dont plusieurs membres ont du mal à soutenir le spectacle du carnage dont Si Larbi, pris de nausées et de spasmes. Dans un tel passage le langage polar s'accroît. Il faudra, dans une étude plus approfondie, s'interroger sur les niveaux de langue à l'œuvre tout au long de ce roman.

Le chapitre 13 renoue avec une longueur plus habituelle ! Si Larbi est au centre ville, au Café de la Fac. Il observe ce qui est sous ses yeux et livre les clichés habituels sur le quartier de la Grande Poste et de l'Université. Si l'on croyait encore à l'objectivité d'une description, celle que nous citons ébranlerait bien cette certitude... "Dans le torrent qui fait trembler le canyon, de petites nuées de piétons s'efforcent, la mort dans l'âme et les pieds en sang, de remonter aux sources de la rue Didouche. Dans la cohue, le mouvement est menu ; il n'a de liberté que dans la passivité. On s'étonne de l'absurdité de leurs efforts surhumains. D'où viennent-ils et où vont-ils, qu'on comprenne leur entêtement à joindre les deux bouts dans cette ville sans merci ? Dans une rue à sens unique, descendante de surcroît, même pour le piéton on a peine à admettre la marche à contre-courant." (p.222) Après cette vision très subjective du mouvement des passants rue Didouche, le narrateur offre une parenthèse sur la télé. et ses pouvoirs avec des comparaisons et énumérations dénonciatrices assez drôles.

La longue parenthèse est refermée pour revenir à la fable : Si Larbi, à la terrasse d'un café algérois, attend quelqu'un. Il n'a pas demandé l'autorisation à son supérieur hiérarchique. Il attend le Dr.Hamidi, 40 ans, dont le portrait est peu flatteur puisqu'il tient à la fois du savant Nimbus et du lâche. Les allusions aux années Boumediène se multiplient pour donner la charge contre les intellectuels, sport très prisé dans le roman algérien actuel : "En vérité, c'était un intello porté sur la parlote plus suggestive que subversive, la polémique musclée et la bière dont il supportait mal les coups de barre et qui, c'était plus une manière de snobinard inquiet qu'une réalité de civil mis au pas, ne pouvait souffrir la vue d'un apparatchik" (p.226) Celui qu'on appelle "Focu-s" a une caractéristique de langage qui est l'usage répétitif de "Zebi!" En regard le portrait du policier est plus flatteur. Face aux "nouveaux illuminés" (qui sont donc les anciens ?), l'intello et le flic, anciens ennemis, deviennent frères : "Ils étaient du même côté des nouvelles barrières qui font de l'Algérie un monde de chicanes et des Algériens des galériens sans hymne ni patrie."

Leur conversation pointe un des intérêts majeurs du roman, même si l'on ne s'en rend pas compte à la première lecture : les questions que le flic pose à l'intello-historien porte sur Bellounis et les luttes FLN/MNA. Car pour Larbi et son ami, tout ce qu'on dit n'explique pas l'efficacité des islamistes et des corrompus du pouvoir. Une nouvelle parenthèse peut alors s'ouvrir sur le mot et la notion de dictature (pp.229 à 231) sur la dérive du pays de dictature en dictature, se concluant par une sentence (l'énoncé sentenciel est très fréquemment utilisé dans le discours du roman) : "l'Algérie est terre de grandiloquence enthousiaste et le restera, dût-elle continuer à marcher sur la tête et voir midi à six heures". Il n'y a pas d'état mais des clans en guerre qui ne sont même plus composés de truands patriotes comme Ali la Pointe ou Lucky Luciano. Dans la crise actuelle, ceux qui ont été écrasés par le front (comprendons le FLN de la guerre) relèvent la tête. Ceux qui tiennent les ficelles de la mascarade sanglante de l'Algérie ont été pour ou contre la France mais toujours contre le FLN : "En guerriers, ils se sont repliés quand la bataille fut perdue ; ils se sont mis en veilleuse dans quelques tranchées ou trous d'obus et ont attendu le moment pour reprendre le combat." (p.233) L'explication vers laquelle on sentait que le discours du roman tendait de plus en plus sûrement est alors énoncée :

" la guerre d'Algérie, commencée il y a quarante ans, se poursuit et va vers un terrible dénouement. L'histoire se venge, elle s'écrit désormais seule, sur nos décombres à tous." (p.234)

Il suffit alors pour arriver au terme du roman de particulariser ces propositions générales dans la fable particulière choisie.

Pour cela il est nécessaire de revenir à Bellounis, "le point de départ de nos malheurs". (pp.234 à 237 : une étude reste à faire en confrontation avec les récits d'historiens pour apprécier la biographie de Bellounis que l'écrivain a l'adresse de mettre dans la bouche de l'historien Hamidi. Cf. *Les Archives de la Révolution algérienne*, publiées par Mohammed Harbi, en particulier les documents 24, 29 et 30, des pp.119 à 149). Le romancier ne s'écarte pas trop de la version officielle. Ne pouvant avoir accès aux Archives, Larbi reprend son poste d'observation à Rouiba autour du trio qui tient les rênes de la mafia : Lekbir, Zerbib et Ben Aoudia. Il sait comment ils se partagent le gâteau et veut retrouver les liens qu'ils ont eus avec Bellounis.

Notons que pendant tout cet échange entre les deux hommes et les constructions théoriques sur "les seigneurs de la guerre" de retour, il y a eu plusieurs parenthèses quand le regard de Larbi traînait sur la foule défilant sous ses yeux : il brocarde l'allure de ses compatriotes, les "sœurs en islam", il médite sur la guerre contre les Français qui n'a été qu'une parenthèse. L'opinion de Si Larbi est faite et il l'exprime à la p.245 : " Dans les archives de la révolution, il n'y a pas que des martyrs et des héros, les disparus sont là aussi. Derrière les fagots, il y a un dossier sur le général Bellounis et ceux de son état-major qui ont réussi à se volatiliser dans la nature. Je cherche des noms. Ce sont ces hommes qui m'intéressent. Aujourd'hui, ils sont peut-être à Rouiba."

Le morceau 14 est composé dans la même typographie que le morceau 9 vu précédemment. Il est aussi très court. C'est le bilan de la "merde" : une analyse de l'actualité avec les noms des hommes politiques et la citation de faits connus.

Le chapitre 15 est un retour à l'enquête : Hocine prévient Larbi que l'enquête sur Moh est close : c'est un crime islamiste. et il met en garde ce dernier contre sa recherche de "vérité". Larbi relit la déposition de M<sup>me</sup>.Lekbir, femme de la victime et y trouve un nom qui le frappe, celui d'un dinandier à la Casbah, "er'rougi". (On a droit à une dérive sur les sobriquets et la psychologie collective, sur les stéréotypes, sur le langage, pp.253 à 257). Nous retrouvons l'enquête et le ton du polar :

"Serait-ce mon rouquin?"; le trait d'union entre deux affaires que son instinct de vieux routier aurait rapprochées et que ses efforts clandestins s'évertuaient à placer dans une relation de cause à effet ? Son flair lui disait davantage que peut-être, irrésistiblement, il pistait la vérité et déjà la tenait par la trace. Il se sentit soulagé. Bientôt, il aurait en main les pièces du puzzle."(p.257) Lorsque Focus le rappelle pour lui donner un rendez-vous, il est tout heureux de sentir qu'il est au bout du tunnel.

Pour arriver à ce rendez-vous à l'occasion duquel le vieux flic est assassiné (p.394), il faudra sept chapitres et 130 pages. On se doute alors qu'une fois encore le discours sera plus présent que la fable. Côté fable, Larbi met en relation les petits trafics pour soutirer des sous par des photos des cimetières aux pieds-noirs, aux harkis, aux nostalgiques de l'Algérie et le refus d'Abdallah Bakour d'y participer. Cela n'était pas suffisant pour le faire assassiner. Il faut aussi remonter l'autre fil, celui des anciens du MNA par Le Rouget. Si Bellounis n'était guère "racheté" (il est montré comme dupé par la France), ses hommes apparaissent, du moins Bakour et Le Rouget, comme les possédés de l'Histoire, honnêtes et

dévoués à une cause. L'un a échappé à la mort, l'autre a été assassiné par d'anciens compagnons qui sont devenus mafieux.(pp.304-312). Les luttes FLN/MNA sont rappelées : c'est à une autre lecture de l'histoire du nationalisme et de la guerre que Boualem Sansal nous invite. "Je sais pourquoi le vieux Abdallah a été assassiné (...) Il est mort pour des fantômes... et ce sont des revenants qui l'ont buté." (p.281) On connaîtra, p.322, le nom du tueur : né à Melouza en 69.

Côté discours, le chapitre 16 est consacré à la montée du FIS et au détournement des élections, à l'Algérie coupée en deux. Après cette évocation de la situation générale du pays sur plusieurs pages, la narration s'attarde sur la coutume du mariage (p.272), vieille machine sociale que les femmes font tourner pour maintenir les mâles en coupe réglée. Ainsi, les mères empêchent que le pays se vide de sa jeunesse en mariant leurs fils.

Au chapitre 17, on a le morceau de bravoure sur la Casbah à travers l'histoire et on suit sa dégradation à partir de la déambulation de Si Larbi. La narration en profite pour brocarder les rêves révolutionnaires, Che Guevara, F.Fanon and C°! (p.291-291) A nouveau, le recours à un conte permet de dire la parabole transparente de l'Algérie depuis 1962. Le chapitre 18, tout en donnant les progrès de l'enquête est truffé d'apartés. Notons celui savoureux de l'arabisation des enseignes (pp.320-321) ; les repentis, la loi d'amnistie, la ville gangrenée, Aoudia crachant sur la tombe d'Abdallah... Reste-t-il des hommes en Algérie ou sommes-nous tous des lâches ? L'heure est venue de l'élucidation -partielle- du titre : "Il faut en finir avec ces bêtes immondes, avec ces barbares des temps obscurs, ces porteurs de ténèbres, oublier les serments pleins d'orgueil et de morgue qu'ils ont réussi à nous extorquer au sortir de ces longues années de guerre. La lumière n'est pas avec eux et les lendemains ne chantent jamais que pour les hommes libres." (p.335)

Après ce "serment" contre les barbares (tous ou presque ?) le morceau 19 (en autre typographie) est une charge contre l'Université, la langue et son ministre nommé sous son véritable nom.

Le chapitre 20, grâce à la visite au studio de photos de Rouiba, permet de longues digressions sur les photos, sur les femmes, sur la condition de la femme. Il faudra y revenir. Le chapitre 21 revient sur l'Education Nationale entrevue avec le juge au chapitre 6, cite un article de *Liberté* du 28 août 1998, sur Djenane-el-Mithaq. Le chapitre 22 qui dénoue tous les fils de la fable et donc du polar comme prétexte narratif, donne l'objectif de l'écriture du roman dans un discours indirect libre attribué à Si Larbi mais qui peut être aussi celui du narrateur :

"Le temps est venu d'écrire l'histoire ; installer les acteurs, les confondre aussitôt, démêler les fils de leurs combines et les suivre jusqu'au bout, dans ce club fermé de l'affairisme politique qui fait bon ménage avec la mouvance islamiste et qui, en France, est parti se nicher dans les méandres de la nébuleuse pied-noir et du ghetto harki. Le dénominateur commun ? Le passé, avec ses haines lointaines ensevelies sous des apparences nouvelles, ses comptes en instance de règlement, ses projets de revanche actualisés au jour le jour avec une minutie de vieux pingre" (p.364)

Ce parcours a tenté de regrouper une première série de constats auxquels conduit la lecture du roman de Boualem Sansal. On peut se rendre compte aisément à sa richesse et à ses extensions que beaucoup reste à faire pour démêler les significations et construire des lignes interprétatives respectueuses de la logique de la construction romanesque. La structure narrative est simple : elle déroule un polar classique à enquête pour parler d'une actualité. Ce qui rend la lecture moins aisée - et combien de lecteurs rencontrés ont avoué avoir admiré le style mais ne pas être parvenus au bout du roman... - c'est le travail d'écriture dont nous avons vu qu'il est essentiel pour l'auteur. Il y a dans *Le serment des barbares*, une recherche lexicale, un jeu sur des registres de langue divers, un usage de la doxa tournée en dérision, des trouvailles au carrefour de ce qui se dit quotidiennement en Algérie et des inventions de l'écrivain qui impriment un cachet original à ce texte et font écran à ce qui est raconté de l'Histoire récente et actuelle.

Les extrêmes dérangent mais aussi réveillent qu'ils peignent la vie en rose et nous exaspèrent par leur idéalisme ou qu'ils la peignent en noir et alors nous désespèrent. Certains auteurs, dans l'horreur qu'ils transcrivent, savent faire lever des aurores par leur style, par des lueurs esquissées sur d'autres lieux. Ce n'est pas le cas ici. Non, il n'y a pas d'arc-en-ciel !

Entre une thérapie de choc pour le lecteur (est-il encore possible de citer, sans paraître démodée, ce penseur et analyste du XIX<sup>e</sup>s. qui exhortait à écrire en forçant le trait pour donner au peuple l'horreur de lui-même et le réveiller ?....) et une libération personnelle par le verbe pour exorciser l'angoisse, Boualem Sansal se fraye une voie difficile, celle de ceux qui osent sans autre bouclier que leur plume. Il rejoint alors la longue tradition des écrivains algériens qui, depuis la moitié du XX<sup>e</sup>.s. au moins travaillent dans le sens d'une évocation lucide et acerbe de leur société.